

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Les Derniers Jours d'Emmanuel Kant

THOMAS DE QUINCEY

L'Énigme de la Sphinx

Traduit de l'anglais par
BORIS DONNÉ



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

TITRE ORIGINAL
The Sphinx's Riddle

The Sphinx's Riddle fut composé en novembre 1849 et publié dans la quatrième livraison mensuelle de *Hogg's Instructor*, Édimbourg, 1850. L'essai fut repris, avec quelques variantes et un nouveau titre, *The Theban Sphinx (La Sphinx thébaine)*, dans le tome x des œuvres choisies préparées par De Quincey dans les dernières années de sa vie: *Selections Grave & Gay, from Writings Published & Unpublished*, Édimbourg, 1853-1860. Notre traduction suit la version originale.
© Éditions Allia, Paris, 2019.

LE PLUS ANCIEN¹ récit des annales païennes – de deux générations antérieur à l'histoire de Troie – est celui d'Œdipe et de son destin mystérieux, qui scella sa propre ruine et celle de tous les siens. Nul autre récit n'imprima aussi longtemps dans les sensibilités grecques une terreur religieuse ; nul autre récit ne sembla aux grands poètes tragiques aussi suprêmement propre à être porté sur la scène. En tel de ses épisodes, ce récit est tout enveloppé de la majesté des ténèbres ; en tel autre, il rayonne des feux ardents de l'amour féminin le plus fidèle et le plus héroïque, offrant un répit magnifique à la haine hors nature qui opposa les deux fils d'Œdipe. Si intense fut cette haine, que lorsque les corps des deux frères furent brûlés ensemble sur le

Les notes se trouvent aux pages 37-41.

même bûcher funéraire (comme le voulait certaine tradition), les flammes émanant de chacun d'eux se séparèrent et refusèrent de se mêler; si intense cet amour féminin, qu'il survécut à la mort de son objet, ne se soucia point de la louange ni du blâme des hommes, et se rit de la tombe qui le guettait, visiblement béante dans l'attente d'un tribut immédiat. Ce récit passionné se développe en quatre mouvements distincts – tous captivants, et tous frappés d'un caractère de solennité sinistre qui les met en harmonie avec les ombres obscures de cette antiquité profonde où ils se perdent.

Il n'est qu'un seul trait de ce récit, qui appartient au second de ses épisodes (c'est aussi le plus sublime), auquel un goût épuré risque de s'arrêter, s'indignant de découvrir un détail qui ne se concilie pas parfaitement avec les couleurs profondes de l'ensemble. Il s'agit de l'énigme de la Sphinx², qui, telle qu'on l'a jusqu'à présent expliquée, nous paraît déplorablement

au-dessous d'une occasion aussi grandiose. Trois mille ans au moins ont passé depuis le moment où cette énigme a été proposée; et il semble passablement curieux que sa véritable solution ne se soit pas présentée avant novembre 1849. Il est vrai, cela semble curieux; mais il n'en est pas moins possible que nous, en l'an de grâce 1849, soyons plus perspicace que ne le fut le roi Œdipe en l'an douze ou treize cents avant le Christ. Ce long intervalle entre l'énigme et sa solution pourra rappeler au lecteur cette vieille blague de Joe Miller³: un voyageur, plutôt curieux de caractère, alors qu'il passait une barrière d'octroi, demanda au gardien: "Comment aimez-vous les œufs?" Sans attendre la réponse, il lança sa monture et passa son chemin; mais vingt-cinq ans plus tard, franchissant la même barrière, toujours gardée par le même homme, le voyageur le regarda avec insistance et reçut de lui cette réponse tenant en un seul mot: "*pochés*". C'est une longue parenthèse que

vingt-cinq ans ; quant à nous, portant notre regard par delà un abîme de temps bien plus vaste, nous allons nous risquer à tenir tête à cette sphinx, et à convaincre cette mystérieuse jeune *lady* – si tant est que notre voix puisse porter jusqu'à elle – qu'elle s'est un peu trop aisément satisfaite de la réponse donnée ; que la véritable réponse est encore à venir ; et, pour tout dire, qu'Œdipe a crié victoire avant d'être sorti du bois.

Mais commençons par rappeler le détail de ce vieux récit grec : dans un magazine populaire⁴, il faut toujours se faire un devoir de supposer que trois lecteurs sur quatre n'ont peut-être pas eu l'occasion, au cours de leur éducation, de se familiariser avec les légendes classiques. Et dans le cas présent, ce récit n'est pas seulement indispensable à la bonne compréhension de notre réponse améliorée à la Sphinx ; il présente en lui-même un intérêt distinct : il illustre en effet une idée, profonde quoique obscure, propre aux âges païens,

idée liée aux tout premiers regards que l'homme a jetés dans les abîmes de sa plus haute parenté, et mystérieusement logée au sein de ce que Milton nomme d'une admirable formule “les fondements ténébreux⁵” de notre humaine nature. Cette notion, il est difficile de l'exprimer en notre langue moderne, car nous n'avons plus aucune idée qui lui corresponde exactement ; en latin, on la nommait *piacularité*⁶. Il faut que le lecteur comprenne bien, en se fiant à notre autorité (*nostro periculo*⁷), et en dépit des traductions fautives répandues à travers tant de livres, que les Anciens (autrement dit les Grecs et les Romains d'avant l'ère chrétienne) n'avaient pas la plus petite idée de ce que, dans le lexique des Écritures, on nomme le *péché*. Le mot latin *peccatum*, le mot grec *amartia* sont constamment traduits par le mot *péché* ; mais ni l'un ni l'autre n'a jamais eu pareille signification chez les écrivains de la pure période classique. Quand, adoptés par le

christianisme, ces mots furent baptisés pour prendre un nouveau sens, comme beaucoup d'autres mots ils transmigrèrent dans de nouvelles fonctions philosophiques. Mais à l'origine, ils ne tendaient point vers de telles acceptions, ni *ne l'auraient pu*, étant donné qu'aucune voie ne s'ouvrait aux Anciens par laquelle la profonde idée de *péché* eût pu leur être intelligible, fût-ce confusément. Platon, cinq cents ans avant le Christ, ou Cicéron, quelque trois cents ans plus tard, étaient pleinement rompus à l'idée de *culpabilité*, dans toute sa gamme; mais l'idée de *péché* leur était aussi peu familière que ne l'est à un chien sagace l'idée de gravitation ou de force centripète. C'est le formidable postulat sur lequel cette idée repose qui constitue le moment initial de la révélation commune au judaïsme et au christianisme. Il n'est pas dans notre intention de nous aventurer à traiter de cette question; qu'il nous suffise de dire ici que la culpabilité, dans toutes ses variantes,

implique seulement un défaut ou une blessure en l'individu. Le péché, par contre, cette idée mystérieuse et douloureuse entre toutes, implique une souillure non point de l'individu, mais de sa race – c'est là toute la distinction –, ou bien une souillure de l'individu, mais procédant de quelque scrofule uniformément répandue à travers l'infinie lignée des hommes. Nous ne parlons point ici par manière de controverse, comme un professeur de théologie ou de philosophie; nous n'avons cure du système particulier à travers lequel le lecteur interprète pour lui-même cette profonde idée. Ce que nous affirmons, c'est que cette idée, la Grèce et la Rome païennes étaient au dernier degré incapables de la concevoir; et que les diverses traductions de Pindare⁸, d'Aristophane et des tragiques grecs qui recourent de loin en loin à ce mot de *péché* sont plus extravagantes que ne le serait la présence du terme de *catégorie* dans la harangue d'un sachem indien au milieu